1695

Palet. XXXVII 4

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA.

Cet Ouvrage se trouve aussi :

Chez
- LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers.
- BARBA, Libraire, palais du Tribunat.
- DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA;

PAR Mme FLEURY,

Auteur de Montalais et Hélena, d'Herbert et Virgina, etc.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15, près la rue Saint-Honoré.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1806.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Les Mémoires de Babiole, ou la Lanterne magique anglaise, par Caroline Wiet, 3 volumes in-12. 6 f.

Histoire d'un Ecu de six livres, transformé en une pièce de cinq francs, etc., 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

Chrisostôme, père du Jérôme de Pigault-Lebrun, 2 vol. in-12. 4 f.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres Français, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique-National, de Louvois, de l'Opéra-Buffa, et du Vaudeville, 2 vol. in-18, 1re année. 1 f. 20 c.
2e année. 1 f. 80 c.

CHARLES

ET

CÉCILIA.

CHAPITRE PREMIER.

Les Dangers de la coquetterie.

Il pouvait être midi lorsque d'Arnouville trouva D. Juan. Après lui avoir parlé, il fut promener ses sinistres idées dans la campagne, résolu de ne point paraître chez lui. De son côté, D. Juan fut mettre ordre à ses affaires en cas d'accident, et Léonora ne le vit pas. Elle était inquiète. Sur les dix heures du soir elle envoya chez lui;

mais on ne put pas lui dire autre chose, sinon qu'il était resté toute la journée chez lui, et qu'il y avait à-peu-près une demi-heure qu'il était sorti, ayant donné l'ordre à son domestique de ne pas le suivre et de l'attendre; mais que l'on ne savait pas où il était allé. Cette réponse lui donna de violens soupçons sur la vérité de l'aventure. Sans réfléchir, comme c'était assez son usage, sur l'imprudence de sa démarche, elle se rendit chez M. Blondel, où la société fut très-surprise de la voir arriver si tard: il était près de minuit. Elle jeta un coup-d'œil rapide sur l'assemblée, et n'apercevant pas d'Arnouville, et oubliant la présence de son épouse, elle se laissa tomber sur un fauteuil, en

s'écriant : Ah, mon Dieu! je n'en puis plus douter, ils sont allés se battre.... Qui ? lui demanda-t-on alors. Elle expliqua ses craintes. Montville et Charles prirent leurs épées, et, accompagnés de quelques domestiques, ils parcoururent les endroits les moins fréquentés de la ville; ils furent au cours, et à force de chercher ils découvrirent le plus affreux spectacle. Les deux rivaux étaient étendus sur la terre, qu'ils baignaient de leur sang. On leur porta les plus prompts secours, et on les fit transporter tous deux chez M. Blondel, où l'on fit appeler les plus habiles chirurgiens. On récompensa largement ceux qui avaient aidé à les transporter; on les pria de garder le secret sur cette funeste

aventure. Les chirurgiens arrivés ; après avoir sondé les plaies, les jugèrent mortelles. Effectivement, trois heures après ils expirèrent, sans avoir proféré une parole. La triste Julia n'avait point été témoin de cette horrible scène. A la suite du discours de Léonora elle était tombée dans un évanouissement profond, où elle était encore plongée; alors il devenait possible de lui dérober ces sujets de douleurs.

M. Blondel était au désespoir que ces tristes victimes d'une aveugle jalousie eussent rendus le dernier soupir dans sa maison : il craignait pour lui et les siens les suites de cette malheureuse affaire; mais avec beaucoup d'argent on parvint à dérober au public ce funeste secret,

et leur mort fut attribuée à ces accidens imprévus qui nous privent de la vie au moment où nous annonçons être le plus disposés à en jouir. Ils furent inhumés la nuit, sans pompe, et cela n'eut point l'éclat que redoutait M. Blondel.

Julia cependant demandait des nouvelles de son époux : on l'amusait par de trompeuses réponses ; mais enfin elle finit par tout apprendre. Ses pleurs coulèrent en abondance ; elle oublia combien son mari s'était rendu indigne de la posséder, et qu'il méritait peu ses regrets. Cependant peu-à-peu on parvint à la consoler. Charles y employa tous ses soins, et la malheureuse Cécilia sentit renaître toutes ses craintes. On finit par perdre le souvenir d'un

époux ingrat que l'on n'aimait pas. Après avoir satisfait aux devoirs, on veut aussi faire quelque chose pour son cœur. Charles n'était avoué de personne; mais Julia l'aimait, en était aimée : elle était libre, et elle savait par expérience que l'amour et la raison sont rarement d'accord.

Léonora, après cette fatale aventure, qui ne fut pas si secrète qu'il n'en eût transpiré quelque chose, vit son règne fini. Les femmes la méprisèrent, et les hommes finirent par la craindre. Elle n'osa plus se montrer en public, ni hasarder de se présenter dans les sociétés dont naguère elle faisait le charme. Elle s'ennuya, et pensa qu'il était temps de faire retraite; d'ailleurs un im-

portant objet la rappelait en Espagne : on ne lui faisait plus passer de fonds, ses paiemens étaient suspendus, il lui importait d'en découvrir la cause. Son premier projet avait été de se rendre à Paris ; mais son intérêt la ramena dans sa patrie, où elle ne fut pas peu surprise, à son arrivée, d'être arrêtée de la part du roi. Elle voulut en vain réclamer, crier à l'injustice, toute jolie qu'elle était, cette fois elle n'eut pas raison. Pendant son absence, la famille Mendoce avait été instruite de son inconduite, et sa dernière aventure avec le malheureux D. Juan était connue : on obtint que le testament qu'avait fait Mendoce en sa faveur serait annullé ; que sa veuve, qui déshonorait le nom qu'elle por-

tait et la mémoire de son époux ; serait reléguée dans un couvent, où on lui paierait sa pension. Tout fut exécuté. On la conduisit dans une maison religieuse, d'où elle ne devait plus sortir. Elle pleura, se désespéra : tout fut inutile, il fallut se résoudre à son sort. On avait pour elle les égards dus à la veuve de Mendoce. Elle finit par envisager sa destinée sous un jour moins défavorable, et au bout de deux ans elle demanda à prendre le voile. Sa demande fut accueillie avec transport : on donna une riche dot, elle accomplit le sacrifice, et devint par la suite un modèle de sagesse et de bonté parmi les filles du Seigneur. Telle fut la fin d'une femme charmante, qui possédait tout pour être heu-

reuse, si la décence et la vertu eussent été les bases de sa conduite.

On n'avait point encore présentée Henriette à son frère : il avait éprouvé tant de secousses les unes sur les autres, que l'on crut prudent de reculer ce moment, que l'on craignait presque également pour tous deux.

Montville attendait impatiemment des lettres de Paris ; enfin il en reçut une de M. d'Arlis : c'était dans cet instant celle qui pouvait l'intéresser davantage. Il l'ouvrit avec une espèce de saisissement, et lut ce qui suit :

Paris, ce .... 17...

« MONSIEUR,

« Je m'empresse de répondre à « votre lettre, qui m'a causé le plus

« vif étonnement, et en même temps « le plus grand plaisir, par l'intérêt « que vous voulez bien prendre au « jeune Charles, et par la presqu'as- « surance que vous me donnez qu'il « serait peut-être possible de ré- « pandre un jour favorable sur l'ob- « scurité de sa naissance. Vous me « demandez des renseignemens, et « de quelle manière il me fut remis; « je ne puis vous donner des notions « bien claires sur ce sujet, mais vous « jugerez, d'après ce que je vais vous « dire, s'il vous est possible de pé- « nétrer ce mystère.

« L'an 17.., le 15 mars, la « femme du concierge de ma mai- « son d'Arlis, située près de Beau- « vais, m'écrivit que la nuit du 12 « au 13, il y avait eu un horrible

« incendie, qui avait réduit en cen-
« dres la presque totalité d'un vil-
« lage, distant à-peu-près d'une lieue
« de mon habitation; qu'une quan-
« tité d'infortunés étaient péris, que
« le jour même une femme portant
« un jeune enfant, était venue chez
« moi, sans doute pour demander
« secours et protection; mais qu'ac-
« cablée de lassitude et saisie par la
« frayeur, elle était à peine entrée,
« qu'elle était tombée dans un éva-
« nouissement profond; elle n'était
« sortie de cet état que pour entrer
« dans des convulsions qui l'avait pri-
« vée de la vie, sans qu'il lui eût
« été possible d'en tirer une parole.
« On l'avait fait enterrer, et l'on
« avait été s'informer dans le mal-
« heureux village si, sur les ren-

« seignemens que l'on en donnait,
« il ne serait pas possible de savoir
« ce qu'elle était, et à qui l'enfant
« appartenait. On était encore si
« troublé du malheur qui venait
« d'arriver, que l'on eut assez de
« peine à se faire comprendre; tout
« ce qu'il fut possible de savoir, se
« borna à ce qu'elle se nommait
« Marguerite Launai, et que l'en-
« fant ne lui appartenait pas ; que
« c'était un nourrisson, dont deux
« dames autrefois prenaient soin,
« mais qu'elle croyait abandonné,
« parce que depuis quelque temps
« les dames qui le venaient voir assez
« souvent n'avaient plus reparu. On
« assurait que le pasteur du lieu était
« instruit; mais il avait péri, et ce
« fut tout ce que la femme de mon

« concierge put apprendre. Personne « ne réclamant le jeune enfant, elle « me demanda comment elle en de- « vait disposer. Je lui écrivis de me « l'amener. Je la vis arriver, et « l'intéressante créature qu'elle te- « nait dans ses bras. Dès qu'il aper- « çut mon épouse, il témoigna le « desir d'aller à elle. Vous jugez bien « que dès cet instant son sort dans « ma maison fut décidé. Je ren- « voyai ma concierge, en lui en- « joignant que, si l'on réclamait « l'enfant, je serais toujours disposé « à le remettre aux personnes qui me « prouveraient qu'elles avaient des « droits sur lui. Je gardai l'innocent « enfant; il me parut avoir entre « deux ou trois ans; il parlait un « peu, mais comme ce qu'il disait

« était sans suite, je n'en pouvais
« tirer aucune lumière ; je ne pus
« même savoir le nom qu'il portait ;
« ce fut mon épouse qui lui donna
« celui de Charles, qu'il a conservé
« jusqu'à présent. Lorsqu'il nous fut
« remis, il avait une espèce de robe
« de mousseline des Indes brodée,
« posée sur une autre de taffetas
« bleu ; un simple mouchoir ceignait
« sa tête, sa chemise était d'une toile
« très-fine ; nous y trouvâmes pour
« marques trois lettres, J. H. M. ;
« le mouchoir était de batiste, et était
« marqué seulement de deux lettres,
« H. B. ; le tout était assez mal en
« ordre, vu l'extrémité cruelle où
« la malheureuse nourrice avait été
« forcée de fuir. On fit un paquet, qui
« fut cacheté, avec un écrit du jour et

« de l'année qu'il fut reçu dans ma
« maison, et du malheureux événe-
« ment qui l'y avait conduit. Soit
« que les personnes qui en prenaient
« soin n'existassent plus alors, soit
« toute autre chose que j'ignore,
« personne ne vint le réclamer ; je
« le regardai alors comme à moi, je
« lui fis donner une éducation hon-
« nête, et j'en ai pris depuis autant
« de soin que s'il avait été mon fils.
« Cependant, comme il ne l'était
« pas, lorsqu'il eut atteint l'âge de
« dix-huit ans, je pensai à lui donner
« un état, comme le seul héritage
« qu'il m'était permis de lui laisser.
« J'étais lié d'amitié avec M. Blon-
« del, que j'avais autrefois connu à
« Paris, je le priai de vouloir bien
« recevoir ce jeune homme dans sa

« maison, pour le faire travailler, et « lui donner la connaissance du « commerce, m'engageant à lui « payer la pension qu'il voudrait; « mon intention était, et est encore, « de disposer d'une somme honnête « en faveur du jeune homme, qu'il « pourra faire valoir par lui-même, « et qui rendra son sort indépendant « pour l'avenir; j'y joindrai sa pen- « sion, que M. Blondel n'a pas voulu « toucher, étant parfaitement satis- « fait de Charles : c'est ce qu'il me « marque dans toutes ses lettres. « Voilà, monsieur, toute l'histoire « et les renseignemens qu'il m'est « possible de vous donner, relative- « ment à l'objet qui a captivé votre « intérêt.

« Quant à vous, monsieur, il est

« possible que j'aie eu le plaisir de « vous voir autrefois : votre nom ne « m'est pas inconnu, mais je ne puis « me rappeler votre personne; quoi- « qu'il en soit, je n'en suis pas « moins, avec toute la considération « possible,

« Votre, etc.

« D'ARLIS.

« *P. S.* Mes amitiés, je vous prie, « à M. Blondel : daignez faire agréer « mes hommages à son épouse et à « leur aimable fille.

« Oserais-je vous prier de dire à « mon gendre, M. d'Arnouville, et « à ma fille, qu'ils me négligent, et « que cela me fait peine; il y a un « temps infini que je n'ai reçu de « leurs nouvelles. Je serais trop mal-

« heureux, si j'étais forcé de les ac-
« cuser d'ingratitude.

« Vous voudrez bien aussi assurer
« Charles que je suis enchanté du
« bien qu'on me dit de lui, et que,
« quelque chose qui arrive, il trou-
« vera toujours en moi un véritable
« ami. »

Montville fut très-satisfait à la lecture de cette lettre; mais il n'osa se livrer à des espérances trop flatteuses avant d'avoir eu un entretien particulier avec madame Blondel. Il trouva l'instant qu'il desirait, et après quelques mots insignifians, il lui parla de son fils, et de la malheureuse catastrophe qui l'en avait privé. Elle cherchait à détourner la conversation sur un sujet moins lugubre; mais il lui demanda une in-

finité de choses sur ce qu'elle pouvait savoir de cet accident ; et sur les réponses qu'elle lui faisait, et qu'il combinait avec ce qu'on lui avait écrit, il trouvait un rapport sensible. A la fin, quand il se crut suffisamment instruit, il lui demanda si elle était bien certaine que l'enfant eût péri. Sur son affirmative, il répondit : Vous seriez bien étonnée si je vous apprenais qu'il respire, et.... Mais j'ai encore besoin de quelques jours avant de vous dire mon secret ; je vous supplie de vouloir bien garder le silence sur ce que je vous confie, jusqu'à ce que des preuves claires viennent à l'appui de ce je que viens de vous dire ; sur-tout que Henriette ne se doute de rien, il serait trop douloureux de

lui donner un espoir qui peut bien ne se pas réaliser. Attendons l'événement, il n'est pas éloigné, et si je me suis trompé, que je sois au moins le seul à gémir de mon erreur.

Madame Blondel ouvrait de grands yeux, et écoutait sans rien comprendre. A la fin, un peu revenue de sa surprise, elle pensa que l'existence de l'enfant était impossible ; que Montville caressait une chimère qui se jouait de son imagination; mais elle ne se promit pas moins de garder le secret qu'il lui avait recommandé.

Montville s'acquitta de ce que M. d'Arlis l'avait chargé de dire à la famille Blondel, le tout avec un désintéressement qui éloigna tout

soupçon. Il était tout naturel de penser que lui et d'Arlis se fussent connus autrefois, et que Montville recherchât ses anciennes connaissances. Aussi personne ne poussa loin ses réflexions. Le jeune homme reçut avec une vive reconnaissance l'assurance que lui donnait son protecteur, de son éternelle amitié : une larme vint humecter sa paupière. Ah, monsieur, dit-il à Montville en lui pressant la main, quel homme que celui dont vous me parlez ! je lui dois le peu que je vaux, et tout le bonheur dont je jouis. Sans lui, que serais-je aujourd'hui? Privé de mes parens, que je n'ai jamais connus, c'est bien à présent que je sens tout ce qu'il a fait pour moi ; sa généreuse amitié a tout prévu, je lui

dois plus qu'à ceux de qui je tiens le jour ; ils m'ont abandonné, sa bonté m'a recueillie ; il est pour moi plus qu'un père, il est mon véritable ami, mon protecteur. Comme je vous le disais tout-à-l'heure, ce n'est que depuis peu que je connais l'étendue de mes obligations ; jusqu'alors je m'en étais peu occupé ; le bonheur dont j'ai joui chez lui et par lui m'a aveuglé sur mon sort, je ne pensais pas qu'il jamais il dût changer ; il est un âge où l'on ne réfléchit pas, et les bontés que l'on avait pour moi me paraissaient être un devoir que l'on remplissait à mon égard comme pour un autre. Peu m'importait de qui je fusse né, mon sort était digne d'envie ; mon ambition, mes desirs n'allaient point au-delà ; mais l'âge de la raison

vient éclaircir les idées, l'illusion enchanteresse s'évanouit, alors on se voit tout entier. Le malheur de n'appartenir à personne m'affecte, et lorsque je viens à penser que si j'avais le malheur de perdre mon protecteur je perdrais le seul appui que le ciel m'ait accordé, mes idées se bouleversent. Pardon, monsieur, dit-il en fixant Montville, je vois que je vous afflige, prenez-vous-en à la confiance que vous m'inspirez, et à laquelle il m'a été impossible de résister; car vous êtes le seul mortel à qui j'aie dévoilé un secret qui commence à me rendre malheureux; et puis, monsieur, ce n'est pas encore tout ce qui m'affecte, poursuivit-il en rougissant: j'aime, oui, j'aime depuis long-temps, depuis

ma tendre enfance, et c'est madame d'Arnouville, cette Julia avec laquelle j'ai été élevé, enfin la fille de mon protecteur. J'eusse été si heureux qu'on eût voulut me l'accorder! mais depuis que j'ai de la raison, j'ai bien pensé qu'aux yeux d'un père je ne pouvais pas lui convenir pour époux, n'ayant pas même un nom à lui offrir; j'ai donc eu le douloureux chagrin de la voir dans les bras d'un autre, qui, méconnaissant le trésor qu'il possédait, en a fort mal usé; mais il est mort, et je ne veux pas insulter sa cendre. Son épouse a été fidèle à ses devoirs, j'ai respecté ce que me dictait l'honneur, en gardant le plus profond silence sur mes sentimens pour Julia. Elle est libre aujourd'hui, et

moi, mon sort n'a point changé : je ne puis laisser paraître mon amour, l'avouer, sans passer aux yeux de mon protecteur pour le plus ingrat des humains. Ah ! je le répète avec amertume, c'est bien aujourd'hui que je sens toute mon humiliation.

Montville consola le jeune homme le mieux qu'il lui fut possible, sans toutefois se laisser pénétrer sur ses flatteuses espérances.

CHAPITRE II.

Les Reconnaissances.

MONTVILLE avait aussi fait part à madame d'Arnouville des inquiétudes de son père. Mais comment pouvait-elle se résoudre à annoncer à l'auteur de ses jours l'accident qui lui avait enlevé son époux? Elle était retenue par la crainte d'affliger ce bon père, et par celle aussi qu'il ne la rappelât vers lui, ce qu'il y avait tout lieu de présumer, n'étant pas décent qu'elle restât dans cette indépendance; quoiqu'au milieu d'une honnête famille, son âge autorisait encore l'œil paternel de veiller sur elle. Julia sentait tout

cela ; la crainte d'être forcée de quitter une société où elle était chérie, et plus encore, osons le dire, celle de ne plus voir Charles, son bien-aimé frère, était la plus forte. Cependant, comme il fallait que tôt ou tard son père fût instruit, ne pouvant prendre sur elle d'entrer dans les détails de ce sanglant événement, elle pria Montville de vouloir bien lui rendre ce service lorsqu'il répondrait à son père; mais la lettre de Montville, dans laquelle il mandait à M. d'Arlis de lui faire passer le paquet cacheté qu'il conservait, était déja partie; que si le malheurenx hasard voulait qu'il se fût trompé, il le lui renverrait. Le message de Julia fut donc remis à deux couriers, ce qui lui causa une

secrète joie; c'était encore quelques jours de gagnés. Les jours, les mois, les années paraissent des minutes avec l'objet aimé; le temps, quelquefois si long, passe alors avec trop de rapidité. Ces miracles sont dus seuls à l'amour.

Nous avons laissé Cécilia dans les plus alarmantes réflexions. La mort de M. d'Arnouville lui avait porté un coup sensible; elle voyait le renversement de toutes ses espérances; elle ne doutait plus que Charles ne fît tous ses efforts pour posséder un bien après lequel il soupirait depuis si long-temps. Elle en fut bientôt convaincue par lui-même.

Ils se rencontrèrent un jour seuls au salon. Cécilia était occupée à

finir quelques fleurs. Elle paraissait plus triste que jamais; des larmes obscurcissaient ses yeux et tombaient sur son ouvrage. Charles s'approcha d'elle, et lui reprocha tendrement de se livrer trop à son affliction. Si je pouvais présumer que le bonheur de votre ami, lui dit-il, pût un instant faire diversion à vos peines, je vous ferais part de celui qui m'arrive. L'aimable Julia m'a permis d'esperer qu'un jour nous serons unis; son cœur depuis long-temps m'appartenait; sa main m'est assurée, j'en ai reçu la promesse de sa jolie bouche. Il ne manque à mon bonheur présent que de vous voir reprendre cette aimable gaieté qui faisait le charme de notre société; c'est votre ami le plus

tendre qui vous en conjure. Celui que vous chérissez ne connaît donc pas toute l'étendue de vos maux? il ignore les larmes qu'il vous fait répandre. Si comme moi il en était témoin;... mais hélas! s'il n'est pas libre, ce serait accroître son infortune, sans terminer la vôtre. Ma tendre amie, je partage bien sincèrement des peines que j'ai ressenties; espérons qu'elles auront un terme aussi agréable pour vous que pour moi. Cécilia, les yeux baissés, l'avait écouté sans l'interrompre; elle paraissait dans un état d'insensibilité qui alarma le jeune homme. Il prend la tremblante main de sa malheureuse amie, la presse tendrement dans les siennes. Les yeux de Cécilia se ferment; elle se penche

languissamment sur le bras du jeune homme ; son sein est agité ; son cœur oppressé voudrait se débarrasser du poids dont il est surchargé ; mais la vertu combat l'amour, l'emporte enfin. Cécilia, prête à se trahir, sent renaître son courage. Effrayée de sa faiblesse, un rouge éclatant fait pour un moment disparaître les lis de son visage. Elle recouvre sa raison ; elle regarde Charles, qui paraît affecté. Rassurez-vous, mon ami, lui dit-elle ; je me suis sentie bien mal un instant, mais je suis beaucoup mieux. O malheureuse sensibilité que je ne puis vaincre !... Hélas ! j'ai encore bien long-temps à souffrir, et la mesure de mes maux n'est point encore comblée. Dieu tout puissant !

s'écria-t-elle, daigne jeter un œil de bonté sur ta faible créature. Elle se leva en achevant ces mots, et laissa Charles dans un étonnement difficile à décrire.

Montville venait de recevoir une lettre et le paquet en question. Il prie madame Blondel de vouloir bien l'accompagner chez son épouse. Henriette remarqua avec une douce émotion l'air satisfait de son mari. Elle crut qu'il venait la chercher pour embrasser son bien-aimé frère; mais elle fut bien autrement surprise lorsqu'ayant fait asseoir madame Blondel, il lui renouvela les mêmes questions qu'il lui avait déja faites au sujet du malheur de son fils.

Elle lui répondit, comme la première fois, que tout jusqu'à présent

justifiait sa perte, et que malgré toutes les perquisitions qu'elle avait pu faire, jamais on n'en avait rien pu découvrir, excepté que tout s'était malheureusement accordé pour les convaincre de sa fin déplorable.

Je suis donc plus heureux que vous, s'écria Montville transporté; mais auparavant, dites-moi sous quel nom était baptisé l'enfant. Sous le vôtre, dit Henriette avec une agitation inexprimable : *Jules-Henri Montville.* C'est cela, poursuivit Montville; et défaisant le paquet qu'il avait toujours tenu : Reconnaissez-vous ces hardes? dit-il à madame Blondel et à son épouse. Toutes deux s'écrièrent ensemble que ces effets avaient appartenu à leur mal-

heureux enfant. Voilà, leur dit-il, qui vous convaincra mieux, en donnant à lire à madame Blondel les lettres de M. d'Arlis. O ciel ! est-il possible, quoi ?... Charles.... Divine Providence, Dieu de tout ce qui respire, je me prosterne devant toi, j'admire et je révère tes décrets. Apprenez, mon amie, que votre fils, mon neveu, depuis plus de deux ans est et vit sous mes yeux, dans ma maison, et mon cœur ne m'en avait point averti. L'épouse de Montville répandait des larmes de joie et de reconnaissance pendant qu'il les instruisait de la manière dont il s'y était pris pour faire cette intéressante découverte. Mon ami, dit Henriette lorsque son époux eut terminé son discours, concevez-vous com-

bien je suis heureuse aujourd'hui ? je possède un époux adoré, que je ne me flattais plus de revoir ; je retrouve un fils, que je croyais mort dès son berceau, et je touche au moment de le presser contre mon sein, ainsi qu'un frère tendrement aimé. O ma sœur, mon amie, je veux les voir dès aujourd'hui : ne reculez plus l'heureux moment qui doit nous réunir. Vous êtes mère, vous devez juger de mon impatience, elle est telle que je n'y puis plus résister.

M. Blondel était dans son cabinet, à terminer avec Charles quelques affaires relatives à son commerce. On ouvre sa porte, le domestique annonce une dame qui desire lui parler. Elle paraît au même instant. Charles n'a pas le temps de

se retirer ; cette dame ne peut que proférer ces mots : Monsieur, me pardonnerez-vous si je viens.....? Elle ne peut achever, et tombe sans connaissance aux pieds de M. Blondel. Charles la prend dans ses bras, la pose sur un fauteuil; M. Blondel reconnaît ses traits, il s'écrie : C'est donc toi, infortunée Henriette !... M. Montville et madame Blondel, qui n'étaient pas éloignés, paraissent, et portent des secours à l'intéressante femme. Charles ne l'avait point abandonnée; la tête d'Henriette reposait sur son cœur palpitant ; la nature parlait, mais il ne comprenait point son langage. Henriette, un peu revenue, se retourne vers le jeune homme, et lui dit : Oui, vous êtes Charles, mon cœur me le dit.

Notre héros la regarde d'un air stupéfait, il croit que sa raison est égarée. Madame, lui répond-il, j'ai le bonheur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, et je ne sais d'où je puis tenir l'avantage d'être connu de vous. Jeune homme, reprit Montville d'un air sérieux, c'est un mystère que je me charge de développer ; les circonstances les plus heureuses comme les plus incroyables, arrivent souvent au moment qu'on s'y attend le moins. Tel qui se croyait seul au monde, il y a quelques jours, qui se plaignait de ne tenir à personne dans la nature, qui accusait des parens injustes de l'avoir abandonné, se trouve aujourd'hui au milieu de ses amis et des véritables auteurs de ses jours.

Charles était immobile d'étonnement, et M. Blondel, après les premières effusions de tendresse, attendait qu'on voulût bien lui expliquer un mystère qui le laissait flotter dans un vague d'incertitude qui commençait à le fatiguer. Henriette et madame Blondel, le cœur oppressé par un excès de bonheur, n'avaient point eu la force de rompre le silence. Montville, qui avait eu le temps de prévoir cette scène et de s'y préparer, sut profiter du moment de surprise, fit à M. Blondel et au jeune Charles, le récit de tout ce qui était arrivé, entra dans tous les détails qui avaient rapport à la naissance de Charles, et la manière presque miraculeuse dont il avait été sauvé et élevé par M. d'Arlis,

sans que ce dernier se fût jamais douté, et ne se doutât point encore à qui il pouvait appartenir.

La situation de Charles ne se peut exprimer : il pressait tour-à-tour les auteurs de ses jours dans ses bras, ainsi que M. et madame Blondel; il lui fut impossible de prononcer un seul mot, de grosses larmes coulaient de ses joues. M. Blondel et Henriette éprouvaient les mêmes sensations. Montville, non moins sensible, mais dont l'ame était plus énergique, jugea à propos d'interrompre une scène qui pouvait devenir dangereuse pour des personnes qui lui étaient si chères. Il proposa de passer dans le salon, où il devait se trouver des personnes que leur absence devait inquiéter, et aux-

quelles ils devaient faire part de leur bonheur.

Henriette s'appuya sur le bras de son fils, Montville et madame Blondel accompagnaient son époux. Cécilia et Julia se levèrent pour les recevoir, et témoignèrent leur mutuelle surprise à la vue de l'étrangère; mais cette surprise cessa bientôt. Montville les instruisit des événemens qui avaient amené cette heureuse reconnaissance. On se félicita de se voir enfin réuni, et la joie la plus vive vint s'établir au milieu de cette petite société, qui, depuis quelque temps, avait éprouvé des révolutions désastreuses.

Cécilia même fit un peu trève à sa mélancolie pour se livrer au plaisir de retrouver une tante dont

l'amabilité lui gagnait tous les cœurs, et plus encore, dans Charles, un parent qu'elle avait adoré lorsqu'elle ne soupçonnait nullement qu'ils s'appartenaient par les liens du sang.

Julia était au comble de ses vœux : elle ne doutait plus que son père ne donnât son consentement à son union avec Charles, reconnu pour le fils légitime de Montville. Enchantée de cette charmante perspective, elle oublia qu'elle avait prié Montville de vouloir bien se charger de faire à son père les détails de la mort de son mari. Aussitôt qu'elle put se retirer avec décence de la société, elle mit la main à la plume, écrivit à son père la funeste aventure qui avait mis son époux au tombeau. Elle passa assez légèrement sur cette

perte, pour en venir à l'objet qui l'intéressait le plus. Elle parla du bonheur inespéré qu'avait eu l'ami de son enfance, de retrouver ceux de qui il tenait la vie. Pour la première fois elle osa avouer que Charles avait toujours possédé son cœur, que la crainte seule de leur déplaire l'avait forcée de donner sa main à M. d'Arnouville; mais enfin, puisqu'il était mort, qu'il ne s'opposerait surement pas à ce qu'elle formât une union selon son cœur, Charles étant toujours pour elle le plus constant des hommes. Elle entra dans mille petits détails relativement à la naissance de leur amour, mais que je supprime, le lecteur en ayant connaissance. Lorsque sa lettre fut terminée et partie, elle fut très-satisfaite,

ne doutant point que la réponse ne fût telle qu'elle pouvait la desirer.

Henriette fut très-satisfaite des attentions délicates de Cécilia : elle fit à ses parens l'éloge de cette aimable fille, et par une bizarrerie assez étrange, elle se sentit une espèce d'éloignement pour Julia, dont il lui aurait été impossible de dire la raison. Lorsque l'on fut tranquille, elle chercha à connaître le mieux possible ceux qui lui étaient étrangers. Son fils avait un excellent cœur, une ame sensible, mais une imagination ardente, en un mot les passions vives, modérées cependant par un esprit juste, et plus raisonnable que l'on ne devait l'espérer dans un homme de son âge.

Cécilia lui avait plu au premier

coup-d'œil, elle la jugea en totalité charmante, et ce fut sans appel. Elle remarqua sa tristesse, elle en soupçonna la cause : elle pensa qu'une passion qui n'était pas approuvée de sa famille affligeait son tendre cœur. Elle la plaignait, connaissant l'inflexibilité de son frère, et combien elle avait payé cher sa désobéissance envers lui.

Julia lui paraissait une femme aimable, elle lui rendait justice sans pouvoir l'aimer. Il était cependant une chose qu'elle ne pouvait se résoudre à lui pardonner, c'était le peu de regret qu'elle paraissait accorder à un époux dont la mort avait été bien malheureuse, et était encore récente; cette indifférence la révoltait. Elle avait appris à la vérité

que Julia ne l'avait jamais aimé, et que c'était un mariage de convenances. N'importe, cela ne s'accordait point avec sa manière de voir. Le cœurs vraiment sensibles sont extrêmement pointilleux, un rien les tourmente.

M. d'Arlis fut très-surpris d'apprendre en même temps la mort de son gendre, le bonheur arrivé à son protégé, et les sentimens que sa fille avait conservés pour l'ami de sa jeunesse. Il se concerta avec son épouse; ils décidèrent d'écrire à Julia qu'ils la laissaient maîtresse de disposer d'elle, et qu'ils n'avaient à présent nulle raison de rejeter cette alliance. La lettre finissait par des complimens de condoléance sur la fin malheureuse de d'Arnouville, et des félicitations à

son protégé et aux heureux parens qui l'avaient retrouvé. Que l'on juge des transports de Julia à la réception de cette lettre. Le jeune Montville, ou Charles si l'on veut, la vit seul tout entière. Julia fit part à la société des vœux sincères de M. et madame d'Arlis. Il ne fut pas question pour le moment du point important qui intéressait les deux amans. Cécilia nourrissait au fond de son cœur une morne tristesse, elle ne pouvait presque plus supporter la vue de la trop heureuse Julia. Plusieurs partis considérables venaient s'offrir, tous étaient rejetés. Ses parens attribuaient ces refus constans à la froide indifférence, et l'aimaient trop pour chercher à la contraindre, quoique le plus ardent de

leurs vœux fut de la voir établie; mais comme elle était jeune, ils espéraient que la raison l'engagerait un jour à satisfaire leurs desirs.

Le temps s'écoulait insensiblement, et comme nos amans soupiraient depuis long-temps après le bonheur d'unir leurs destinées, il fut résolu entre eux que l'on n'attendrait pas la fin du deuil, et Charles en parla à son père, en lui faisant voir la lettre que M. d'Arlis écrivait à sa fille. Il se souvint très-bien que le jeune homme lui avait confié ses amours dans un temps où il ignorait parfaitement ce qu'il était, et il ne crut point devoir le contrarier en lui refusant un consentement; d'ailleurs il n'avait nulle raison à objecter, c'eût été mal reconnaître les

bontés dont M. d'Arlis avait comblé le jeune homme. Il lui répondit donc que s'il espérait le bonheur avec Julia, il était libre de l'épouser; mais que la décence et la reconnaissance voulaient qu'il en parlât à sa mère, et à M. et madame Blondel, qui avaient eu mille considérations pour lui, sans le connaître. Ces points convenus, il fut retrouver sa chère Julia, et tous deux, transportés, anticipaient déja en idée les jouissances de l'avenir.

CHAPITRE III.

L'Ami généreux.

M. et madame d'Arlis, d'après la lettre de leur fille, jugèrent qu'il était dans l'ordre d'écrire à la famille, et de lui faire part du desir de leur enfant. Montville et Blondel reçurent les lettres le courier suivant. Ils se les communiquèrent, et pensèrent qu'ils n'avaient rien à opposer à cette union, qui, de tout point, leur paraissait d'ailleurs sortable; M. d'Arlis avait acquis des droits sacrés sur Charles, qui depuis longtemps était accoutumé de le regarder comme un père; ainsi on lui répondit donc que l'on serait très-flatté

de leur alliance, qui se terminerait le plutôt possible, sans toutefois choquer la décence; mais que pour rendre la fête complète on espérait qu'ils voudraient l'embellir de leur présence; que quoique les jeunes gens parussent très-empressés d'en venir à la conclusion, ils étaient très-décidés à ne recevoir la bénédiction nuptiale qu'accompagnés de leurs parens.

J'ai déja dit que madame Montville se sentait de l'éloignement pour Julia, on doit donc présumer qu'elle ne fut pas très-satisfaite de cet hymen. Elle n'osa pas en témoigner son mécontentement à son époux; mais il s'aperçut que l'union projetée n'avait pas son assentiment. Charles était tellement enchanté de

son bonheur futur, que l'air réservé de sa mère ne faisait nulle impression sur lui. Henriette déposa ce déplaisir dans le sein de madame Blondel, qui lui parut très-surprise de cette injuste prévention. Julia, lui disait-elle, est aimable, votre fils l'aime depuis son enfance, ils connaissent leurs défauts ainsi que leurs bonnes qualités, ils ont appris à se passer les uns, et à se rendre justice sur les autres. Julia s'est conduite en femme estimable avec un époux qu'elle n'aimait pas, et qui n'avait pas pour elle les égards qu'elle méritait. Nous pouvons donc espérer que notre cher enfant sera heureux en épousant la femme de son choix. Cela se peut, répondit Henriette en soupirant; mais que voulez-vous,

mon amie? nous ne sommes point maîtres de nos affections, et c'est bien malgré moi que j'éprouve un sentiment si contraire à la raison ; mais je ferai mes efforts pour le vaincre, ou au moins pour le dissimuler. Parlons de votre Cécilia ; elle est vraiment charmante. Je ne la crois pas heureuse. D'où vous vient cette idée? dit madame Blondel ; ma fille est naturellement sérieuse, et n'a que ce que l'on appelle des éclairs de gaieté. Qui pourrait la rendre malheureuse? nous la chérissons, nous ne la contraignons en rien ; ses plaisirs, ses volontés ont toujours été les nôtres ; malgré le desir que nous aurions de lui voir prendre un époux, nous ne la tyrannisons pas, elle est parfaitement maîtresse

de sa conduite. Mais, dit Henriette, si son cœur avait déja fait un choix? Eh bien, pourquoi ne l'avouerait-elle pas? répondit sa mère; mais non, non, ma chère sœur, vous vous abusez, et je répondrais que le cœur de ma fille est parfaitement tranquille. Je le souhaite, dit Henriette; le temps seul nous instruira si je me suis trompée.

Cette conversation fut interrompue par Julia, qui entra en folâtrant dans l'appartement où était ces dames, pour raisonner avec elles des préparatifs nécessaires à son mariage. Henriette répondit froidement qu'elle priait madame Blondel de suppléer à son peu d'expérience dans ces sortes d'affaires. J'ai souffert si long-temps, madame, poursuivit-

elle en regardant fixement Julia, que j'ai peine en ce moment à m'occuper de fêtes, de plaisirs; vous-même, vous devriez songer qu'il serait prudent d'éviter un éclat qui ne peut que vous nuire, et n'avoir pas l'air aux yeux du public d'avoir mis en oubli l'événement malheureux qui vous rend libre aujourd'hui de contracter une nouvelle union.

Julia perdit à ce discours toute son assurance et sa gaieté. Elle écouta, les yeux baissés, ces reproches, dictés par l'amertume; mais madame Blondel, toujours bonne, vint à son secours, et détourna la conversation sur des sujets plus agréables.

La société se réunit, on fit de la musique. Pendant que chacun était occupé, madame Blondel réfléchit

sur ce que sa belle-sœur lui avait dit touchant Cécilia, elle résolut d'observer tous ses mouvemens, et de découvrir dans les personnes qui fréquentaient sa maison quel était l'objet que sa fille avait pu distinguer. Elle ne soupçonnait nullement qu'elle allait chercher bien loin ce qui était sous ses yeux.

Enfin les nouvelles tant desirées arrivèrent, et avec elles la promesse que M. et madame d'Arlis suivaient de près leurs lettres. Effectivement, quatre jours après on les vit arriver. Les vieux amis se revirent avec un plaisir inexprimable. Julia parut plus à son aise lorsqu'elle se vit près de sa mère, car le discours sévère que lui avait tenu la mère de son amant pesait encore sur son cœur.

Lorsque l'on eut donné quelque temps au plaisir de se revoir et au repos, on discuta la grande affaire. Montville était un peu inquiet; il ne possédait point de fortune, celle de sa famille était dilapidée, et pour rentrer dans une partie de ses possessions il fallait procéder; mais encore fallait-il de l'argent, et il n'en avait pas. Il se serait bien adressé à Blondel, mais il connaissait l'aversion de son beau-frère pour les titres, et M. Blondel n'eût pas déboursé un sou pour recouvrer ou conserver le plus beau, et comme il était trop prudent pour renouveler une vieille querelle, il résolut de laisser toute tentative de ce côté. Mais lorsque le bonheur vous sourit, votre imagination peut enfanter les projets les

moins raisonnables, vous êtes presque certain de voir vos chimères réalisées.

Au moment où Montville se perdait dans ses réflexions, un domestique lui remet une lettre qui l'invitait à se rendre chez un notaire où le domestique s'offrit de le conduire. Lorsqu'il fut arrivé, l'homme de loi le pria de lui désigner ses noms et qualités. Lorsque cela fut fait, il le pria de vouloir bien lui donner quittance et reçu d'une somme de trois cents cinquante mille livres qu'il allait lui remettre en bons papiers. Montville regardait l'homme de loi, et ne savait que penser, lorsque celui-ci lui dit : Monsieur, comme c'est moi qui ai été le dépositaire des dernières volontés d'un nommé

don Juan, que c'est moi qui suis chargé de les exécuter, je remplis avec exactitude ce devoir. Aussitôt que les scellés qu'on avait apposés ont été levés, je me suis emparé de cette somme, en vertu de mon titre, et je vous la remets ; telle est la close testamentaire : ce qui reste doit être rendu à la famille. Je crois, monsieur, ajouta-t-il en souriant, que vous ne vous opposerez pas, par un refus, aux derniers vœux de votre ami. Montville paya de quelques larmes le tribut à l'amitié et à la reconnaissance, et après avoir remercié l'homme de loi et lui avoir fait un présent honnête, il se retira très-satisfait, comme on le juge bien. Le notaire lui avait aussi remis une lettre du malheureux D. Juan. Elle

portait en substance qu'il le priait d'accepter le dernier don de l'amitié, s'il avait le malheur, comme il le pressentait, de n'en pas revenir; mais que son dessein était, s'il survivait à cette désagréable aventure, de le conjurer d'accepter cette somme, qu'il lui avait toujours destinée, et qu'il s'était promis de lui offrir le jour de son mariage avec Léonora. « Pauvre Léonora, si je « succombe, poursuivait-il, je re- « mets au soin de l'amitié de la con- « soler des pertes de l'amour.... « Adieu, je fais tout ce qui est en « mon pouvoir pour surmonter mes « tristes pressentimens; mais ils re- « viennent m'assaillir malgré moi. « Adieu; toujours votre ami.

« DON JUAN. »

Montville ne pouvait rien pour Léonora ; son sort était décidé, comme nous l'avons déja dit. Son cœur fut oppressé par le souvenir d'un ami si généreux ; et malgré qu'il n'eût pas la faiblesse commune à beaucoup d'hommes, les sanglots se firent un passage.

Revenu à lui-même, il pensa, avec raison, que les plus vifs regrets ne pourraient lui rendre l'ami qu'il avait perdu. Il songea donc à faire usage de la fortune qu'il lui avait laissée ; il ne confia son secret à personne ; il négocia ses effets, réalisa ses fonds, et le jour de la signature du contrat, il donna cent mille livres à son fils, qu'il conseilla de remettre dans les mains de son oncle, qui, par l'étendue de son

commerce, pouvait lui doubler ses fonds en fort peu de temps. M. et madame d'Arlis donnèrent tout à leur fille, ne se réservant qu'une terre qui rapportait assez pour qu'ils pussent vivre avec aisance; après leur mort elle revenait aux époux ou à leurs enfans. M. Blondel ajouta à la fortune du jeune homme cinquante mille livres, et en outre leur fit de riches présens. Lorsque tout fut signé et convenu, le mariage fut fixé à un mois. Le temps du grand deuil était passé; ainsi comme il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'une jeune veuve se remariât, et que Julia aimait l'éclat, il fut convenu qu'il y aurait des fêtes brillantes, et que ce mariage se ferait avec une pompe égale à la richesse

de M. Blondel, qui s'était chargé d'en faire tous les frais.

Madame Montville voyait tous ces apprêts avec mécontentement, et Cécilia avec désespoir. Charles s'était enfin aperçu que son mariage ne flattait pas sa mère; il n'osait l'interroger, mais il tâchait, par mille complaisances, de la ramener à des sentimens plus équitables. Il avait supplié Julia d'avoir pour sa mère toutes les attentions qui seraient en son pouvoir. Julia, à son tour, y répugnait visiblement, et l'air dont Henriette recevait ses empressemens n'était pas de nature à l'encourager; cependant elle se prêta à ce que desirait Charles jusqu'à son mariage, s'étant bien promis qu'une fois terminé elle ne se contraindrait plus.

Il, vint ce jour, ce jour fortuné pour des cœurs bien unis. Dès la pointe du jour le jeune Montville se mit à parcourir toute la maison, réveillant maîtres et domestiques, qui, moins pressés que lui, jouissaient d'un paisible repos. Cécilia seule avait passé cette cruelle nuit dans des angoisses douloureuses; le portrait avait été quitté et repris. Voilà donc, lui disait-elle, le dernier moment où il m'est encore permis de te regarder, de t'adorer sans crime; dans quelques heures une barrière d'airain va nous séparer pour jamais. Hélas! je ne connaissais pas encore tout l'excès de mon malheur...

La porte de l'infortunée était entr'ouverte. Elle s'abandonnait à

toute sa douleur, lorsque son cousin se présenta devant elle ; elle tenait en cet instant le portrait contre son cœur ; elle le serra précipitamment dans son sein. Que venez-vous faire ici ? dit-elle à Charles d'un air égaré ; au nom du ciel, retirez-vous, votre présence me fait mal. Ma bien-aimée cousine, ma tendre amie, est-ce ainsi que vous recevez votre ami ! vous qui après Julia m'êtes si chère ; au nom de ce qui vous est cher à votre tour, suspendez votre douleur, elle me déchire. Que ce jour, le plus beau de ma vie, ne soit point terni par l'idée cruelle que les chagrins m'enlèvent le cœur de mon amie, et s'opposent à ce qu'elle partage ma félicité.

Il s'approcha d'un air caressant,

passa un bras autour d'elle, et la pressant contre son sein, il lui dit, Regardez-moi; assurez-moi que vous aimez encore votre ami; ma bonne et douce Cécilia, je suis et serai toujours Charles pour vous. Hélas! si je connaissais la cause de vos maux...; mais non, c'est un funeste secret que vous vous plaisez à garder; c'est un poison lent qui finira par vous conduire au tombeau. Dieu! s'écria Cécilia se dégageant des bras de Montville, je voudrais y reposer; depuis longtemps ce n'est plus que là que je dois trouver la paix et le bonheur. Mais éloignez-vous, mon ami: le spectacle de la douleur ne doit rien avoir de flatteur pour vous un jour tel que celui-ci; allez, et puisse le

lien que vous allez former être tissu par la main du bonheur. Charles, pénétré, se rapprocha de la triste Cécilia, la pressa encore une fois dans ses bras, prit un baiser sur sa joue décolorée, et se retira sans proférer une parole.

Il descendit de suite au jardin pour se remettre de son agitation. L'air ayant rafraîchi son sang il se sentit calme, et se rendit où l'appelait l'amour. On faisait tous les préparatifs pour orner l'épouse; madame Blondel y présidait. Henriette, ou madame Montville, se rendit chez Cécilia, qu'elle trouva très-abattue. Elle respecta sa douleur, et ne lui parla que de la fête qui se préparait; elle ignorait qu'elle enfonçait le poignard dans le cœur de

sa nièce infortunée. Cécilia, fidèle à sa manière ordinaire de s'habiller, n'y dérogea pas ; elle mit une simple robe blanche ; une couronne de roses de la même couleur était posée sur sa tête : elle ressemblait à une victime que l'on va conduire à l'autel où elle doit être immolée.

Lorsque tout le monde fut prêt on se rendit à l'église, où s'était déja rassemblé une foule de monde. Chacun prit sa place, et la cérémonie commença.

CHAPITRE IV.

Les Amans époux.

Les époux sont l'un près de l'autre, et brûlent de prononcer le *oui* sacré qui doit les unir pour la vie. Le prêtre leur fait les questions; Julia répond la première; c'est à Jules-Henri Montville à prononcer à son tour le serment redoutable. A peine l'a-t-il fait, d'une voix forte et sonore, que Cécilia s'évanouit dans les bras de sa tante Henriette. Elle s'empresse de la secourir, de manière cependant que cela ne fasse point d'éclat et ne trouble point la cérémonie, qui s'achève sans que Charles ait la moindre idée du coup

mortel qu'il vient de porter à sa malheureuse amie. En cherchant à procurer quelque soulagement à Cécilia, Henriette avait écarté le mouchoir qui couvrait son sein; un médaillon s'échappa; la chaîne qui le soutenait étant rompue, il tomba aux pieds de madame Montville. Elle le ramasse, jette dessus un coup-d'œil rapide; elle a reconnu son fils; le portrait lui a tout appris. Elle le serre précipitamment, de crainte que quelques curieux ne surprennent un secret qu'elle-même voudrait encore ignorer. Sa nièce lui devient encore plus chère...; elle sera son amie, sa consolatrice.... O combien elle plaint cette tendre victime d'un amour malheureux et sans espoir... Cécilia reprend ses

sens; elle remercie affectueusement Henriette des soins qu'elle lui a prodigués. Peu de personnes avaient été témoins de cette triste scène, on était trop occupé de ce qui se passait pour que ceci fît sensation.

Cécilia, de retour, s'aperçut de la perte du portrait. Sa tante, qui ne l'avait point abandonnée, vit son agitation; et ne voulant pas la laisser plus long-temps dans l'inquiétude, elle lui présenta l'objet de tant d'alarmes. Voilà donc, lui dit-elle, ce funeste secret découvert. Ah, Cécilia! si vous aviez été plus confiante, peut-être seriez-vous moins malheureuse, et ce qui fait aujourd'hui votre désespoir, ou n'eût pas été accompli, ou se serait passé loin de nous. Je ne puis plus rien faire pour

vous, mais je vous consolerai; je transmettrai à la fille les soins, les délicates attentions de son aimable mère. Chère amie, les maux que vous avez dû souffrir et ceux que vous prépare le destin me percent le cœur. Depuis long-temps je soupçonnais que vous étiez en proie à une violente et malheureuse passion; mais, hélas! l'objet m'en était inconnu, et c'est mon fils...; il est donc insensible, ou plutôt je le crois ensorcelé. — Ah, madame! il ignore combien je le chéris. Vous seule au monde êtes instruite d'un secret que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même; oh! je vous en conjure, qu'il reste enseveli dans votre sein; concevez ma douleur et ma honte s'il venait à être connu!... Sans ma

malheureuse faiblesse je le posséderais encore tout entier. Je m'étais flattée de l'emporter avec moi dans le séjour du repos éternel, séjour heureux où les passions ne tourmentent plus la triste humanité. Bon Dieu, mon enfant, dit Henriette en l'embrassant, vous m'effrayez; quoi, si jeune, vous avez de telles idées!.. faites, je vous en prie, un peu usage de votre raison. Un homme aimable peut se présenter, et vous faire oublier celui qui, vous le savez, ne peut être à vous; ne vous plaisez donc plus à entretenir une mélancolie qui vous tue. A peine au monde, vous voudriez sortir de la vie; mon amie, mon aimable enfant, pensez combien votre perte nous rendrait malheureux, entraî-

nerait peut-être vos respectables parens avec vous dans la tombe. Ne rejetez ni les conseils ni les consolations que vous offre ma tendre amitié; j'ai souffert assez long-temps pour savoir compatir au malheur. Ne me cachez point vos peines; vous me trouverez toujours prête à en adoucir l'amertume, à les partager en pleurant avec vous.

Cécilia se précipita dans ses bras et répandit un torrent de larmes; c'était les premières qu'elle versait dans le sein d'une amie. Elle reprit le portrait adoré, le serra contre son cœur, et se trouva soulagée. Il fut convenu qu'elle ne le porterait plus habituellement sur elle, son amie lui en ayant fait prévoir les conséquences par ce qui venait de lui

arriver. Lorsque notre héroïne se trouva plus tranquille, on répara le désordre de la toilette, et elles furent rejoindre l'assemblée. Dans la confusion, l'on ne s'était point aperçu de leur absence. Le jeune Montville, ayant vu sa mère qui se trouvait dans un groupe qui la félicitait sur cette heureuse journée, s'avança près d'elle avec son épouse, afin qu'elle leur donnât le baiser maternel. Elle les embrassa avec froideur, sur-tout Julia. Charles se sentit pénétré jusqu'au fond de l'ame.

Ayant ouï dire que Cécilia avait éprouvé une faiblesse pendant la cérémonie, il se tourna vers elle; et, la regardant avec la plus grande sensibilité, il prit sa main, sur laquelle il imprima un baiser, en lui

disant qu'il espérait que cela n'aurait aucune suite fâcheuse, qu'elle ne devait pas ignorer que pour qu'il fût véritablement heureux il était nécessaire qu'elle partageât sa félicité. Un léger coloris vint pour un instant animer l'intéressante figure de Cécilia, auquel succéda rapidement une pâleur effrayante. Elle répondit par une simple inclination, et se déroba au supplice que la présence de la trop heureuse femme de Montville lui faisait éprouver.

Cécilia supporta cette journée avec assez de courage. La variété des objets, des plaisirs, avait un peu dissipé sa tristesse; mais la nuit arrivant, ramena ses angoisses. L'amour, la jalousie, l'horreur de son sort, tout se représenta à son ima-

nation sous les couleurs les plus noires. Ne pouvant plus soutenir ce tableau, sentant faillir son courage, elle se retira dans sa chambre. Par une de ces fatalités qu'il est impossible de prévoir, l'appartement qui avait été destiné aux époux était situé au premier, dont M. Blondel occupait l'aile opposée; M. Montville et son épouse habitaient une partie du second, ainsi que Cécilia; l'autre aile avait appartenu à M. d'Arnouville et à son épouse; il arriva que l'appartement réservé pour les jeunes époux ne se trouvant pas prêt pour les recevoir, et Julia ne voulant point aller dans celui qu'elle avait occupé avec son premier mari, on en arrangea provisoirement un qui se trouvait voisin

de celui de Cécilia, et dont la chambre nuptiale ne se trouvait séparée que par un mur léger. Notre triste héroïne n'avait nulle idée de cet arrangement. Lorsqu'elle fut rentrée elle s'abandonna toute à son désespoir. Elle se mit au lit; et un sommeil consolateur allait pour quelques instans suspendre ses souffrances, lorsque des éclats de rire la tirèrent de son heureuse léthargie; elle crut un instant que c'était quelques filles de la maison qui se livraient à la gaieté; mais une voix trop chère à son cœur se fit entendre; elle écouta avec attention, et bientôt celle de Julia vint frapper son oreille. Cécilia, effrayée, quitte son lit avec précipitation; il est devenu pour elle un gouffre ardent. Où

fuira-t-elle pour se dérober à ce nouveau tourment? Elle se retire dans la pièce la plus éloignée; elle se jette dans un fauteuil; elle passe cette cruelle nuit, cette nuit éternelle, dans les horreurs d'une longue et douloureuse agonie. Le jour paraît enfin; elle est plus tranquille. Les époux sont levés; ils veulent que tout le monde lise sur leurs figures combien ils ont été heureux. Ils frappent à la porte de Cécilia; elle n'a garde de leur ouvrir; elle ne paraît que lorsque tout le monde est assemblé. La folâtre Julia vient badiner autour d'elle; elle n'a pas l'air de l'apercevoir. Charles, dont tous les traits annoncent le contentement, s'approche à son tour; il veut égayer notre héroïne en lui disant

mille jolis riens. Elle lève sur lui des yeux où sont peints l'amour et le désespoir, et après l'avoir fixé d'une manière aussi expressive, elle le quitte sans lui dire un seul mot. Charles est atterré, et pour la première fois le soupçon...; mais il se hâte de rejeter bien vîte cette idée, et va près de son épouse lui réitérer le serment de l'adorer toujours.

Les premiers mois parurent délicieux aux jeunes époux, mais enfin Julia commença à s'apercevoir qu'une maison telle que celle de M. Blondel ne pouvait plus lui convenir. Elle avait oublié tout ce qu'ils avaient fait pour elle quand elle avait été malheureuse, et l'idée d'avoir une maison à elle ne la quittait plus. Elle tourmentait son

époux (que nous nommerons toujours Charles) pour qu'il se séparât d'une famille avec laquelle elle périssait d'ennui. M. et Mme d'Arlis étaient retournés chez eux. Il lui représentait en vain que cela les indisposerait contre eux, qu'ils seraient traités d'enfans ingrats, enfin il dit tant de choses, qu'elle parut se rendre à la raison; mais elle adopta dès-lors un plan de vie qu'elle se promit bien de suivre. Chez M. Blondel tout était devenu à ses yeux d'une monotonie insupportable; on y donnait bal rarement; un concert par semaine, tout cela lui paraissait par trop bourgeois. Elle avait pris un goût passionné pour les plaisirs bruyans, et elle résolut de le satisfaire. Elle ne man-

qua pas de trouver des femmes qui, loin de la ramener à ses devoirs, étaient au contraire enchantées de concourir à sa perte. Celle dont la réputation est flétrie ne peut voir sans envie l'hommage que l'on rend à une femme vertueuse; c'est une victime qu'il lui tarde d'immoler. Ainsi donc Julia trouva de ces viles créatures. Elles la flattèrent sur ses graces; c'était un meurtre de chercher à dérober à la société son plus bel ornement. Elles la plaignaient d'être obligée de se voir séquestrer au milieu d'une famille dont les membres, tristes et sévères, étaient toujours prêts à faire un crime à une jeune et jolie femme de ce que les autres la trouvaient aimable. Ces propos étaient appuyés

par des hommes bien faits; et Julia commençait à s'apercevoir que Charles ne lui paraissait plus aussi agréable qu'autrefois; cependant elle l'aimait encore un peu, à ce qu'elle croyait; mais moi je prétends qu'elle ne l'aimait plus du tout. Lorsqu'une femme commence à s'avouer certaines choses, l'illusion a disparu, il n'y a plus d'amour. Enfin, quoi qu'il en soit, Julia prit le parti d'aller chercher des plaisirs qu'elle ne trouvait plus chez elle. Son mari lui passa cette fantaisie, persuadé qu'elle en serait bientôt fatiguée. Il l'accompagnait par-tout; cela paraissait ridicule. On le disait jaloux, et cependant ce n'était chez lui qu'un excès de complaisance, et nullement de soupçon.

Voyant cependant que son épouse persistait à vivre dans cette dissipation qui pouvait nuire à sa santé, et dont lui ne s'amusait pas, il résolut d'avoir à ce sujet un entretien sérieux avec elle; mais il ne retrouva plus sa douce Julia: elle était perdue pour lui. Elle s'emporta, pleura de dépit, en disant qu'elle ne s'était pas remariée pour être dans l'esclavage ; que ses intentions étaient pures; qu'elle était très-fâchée qu'on ne la crût peut-être pas, mais comme sa conscience ne lui reprochait rien, peu lui importait l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle; qu'il était juste qu'elle jouît des plaisirs de son âge ; qu'elle finirait comme tant d'autres; qu'elle deviendrait raisonnable quand elle ne

serait plus bonne qu'à cela. Charles ouvrait de grands yeux où se peignait l'étonnement. Il ne se sentit pas la force de réfuter un raisonnement si inconséquent ; il éprouva un véritable chagrin, mais le renferma au fond de son cœur. Dès ce moment les époux n'eurent plus de communications. Julia rentrait fort avant dans la nuit; Charles se plaignit que cela troublait son repos ; et son obligeante épouse, dès ce moment, se fit préparer un appartement, où elle prétendit qu'ils seraient plus heureux lorsqu'ils se verraient moins, et où elle était certaine de n'incommoder personne.

CHAPITRE V.

Le Suicide.

QU'ÉTAIT devenue Cécilia pendant tout ce temps-là? les chagrins qu'elle avait éprouvés avaient épuisé son tempérament délicat; elle ne souffrait presque plus, pour avoir trop souffert; elle était tombée dans un état d'insensibilité très-alarmant. Ses parens éprouvaient une vive douleur. Madame Blondel était inconsolable de voir périr son unique enfant, et d'ignorer la cause qui avait pu réduire sa fille à un état presque désespéré; elle avait observé, ainsi qu'elle se l'était promis, mais elle n'avait rien découvert. Elle en par-

lait souvent avec Henriette, qui, fidèle à l'amitié, ne voulait point trahir le serment qu'elle avait fait de garder le silence.

Charles allait voir la malheureuse Cécilia. Elle ne lui parlait pas plus qu'à tous les autres; mais à son approche, au son de sa voix, elle éprouvait un léger tressaillement; son visage alors se colorait faiblement. Il lui parlait, elle semblait ne pas l'entendre. La peine qu'il éprouvait de voir son amie entre la vie et la mort, jointe à celle que lui faisait la conduite d'une femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, le rendait vraiment malheureux. Montville et son épouse, M. et madame Blondel, avaient fait en vain les plus vives représentations à Julia

sur ses inconséquences, elles les avait écoutés avec ennui. On n'osait rien dire à Charles; on le voyait affecté, on respectait sa douleur.

Julia était entourée d'admirateurs dans tous les cercles où elle se trouvait. Elle finit par être subjuguée. Elle rencontra un de ces hommes nés pour le malheur de notre sexe; il était beau, bien fait, infiniment aimable, aimant en général toutes les femmes, mais ne se fixant jamais. La beauté, de quelque classe qu'elle fût, avait droit à son hommage, et il pouvait compter presqu'autant de triomphes qu'il avait vu de jolies femmes; peu lui avaient résisté. Clairville (c'était son nom) rencontra Julia dans un cercle. La voir et juger qu'elle était

digne de ses soins fut aussi prompt que l'éclair. Il n'employait point ces vils moyens de séduction dont ce que l'on appelle nos aimables *roués* font usage; jamais il n'avait fait à aucune femme le serment de l'adorer toujours; point de larmes feintes, point de protestations outrées. Clairville, pour séduire, n'avait qu'à se montrer; on commençait par le trouver bel homme, ensuite il était très-aimable; il devenait intéressant; on finissait par l'adorer. Une circonstance l'amenait près de vous; la tête se perdait; Clairville, conservant mieux la sienne, ne se refusait jamais à cueillir les myrtes de l'amour, et je ne vois pas qu'on dût l'en blâmer. Il était homme, homme charmant; il n'abusait de

rien; il savait saisir l'occasion, rien de plus naturel. Qu'auraient dit tant de jolies femmes, si, doué d'une sagesse rare dans ce sexe, il eût agi autrement?

Julia le vit, il lui plut, et, sans y réfléchir, elle se livra à un penchant où elle n'apercevait aucun danger; elle ne se doutait pas qu'il ne faut qu'un instant, qu'une circonstance, pour conduire à sa perte la femme qui compte le plus sur sa vertu.

Un bal, où tout ce que Marseille possédait de plus distingué était invité, fut l'écueil où elle échoua. Elle aimait le plaisir, comme je l'ai déja dit. Ayant beaucoup dansé elle se trouva extrêmement fatiguée. Sur les trois heures du matin elle passa

dans une salle où étaient les rafraîchissemens ; Clairville l'y suivit. L'ayant aperçu, elle lui fit signe d'approcher d'elle ; elle s'appuya nonchalamment sur lui, se plaignant qu'elle était excédée, et ne desirant plus, disait-elle, que le repos. Elle le pria de faire avertir son domestique pour qu'il fît venir sa voiture. Il sortit pour remplir ses ordres, mais il rentra quelques instans après, et lui dit que sans doute ses gens, ne croyant pas qu'elle voudrait s'en aller avant la fin du bal, n'étaient point encore arrivés. Mais, lui dit-il galamment, si vous desirez vous retirer, j'aurai l'honneur de vous remettre chez vous. Julia, flattée d'une proposition dont bien des femmes eussent été enchantées,

charmée d'exciter leur jalousie, accepta la proposition, et sortit du bal d'un air de triomphe, avec Clairville, qui lui donnait la main. Arrivés sous le péristyle, il fit avancer la voiture, dit deux mots à son cocher, et les voilà partis. Tête à tête avec une femme charmante dans les yeux de laquelle il avait observé qu'il ne déplaisait pas, il ne perdit point de temps en protestations inutiles. On saura seulement que Julia s'aperçut avec confusion qu'il était cinq heures lorsqu'elle arriva chez elle, et qu'il n'y avait au plus que vingt minutes de chemin pour s'y rendre en partant de la maison d'où elle sortait, et ils avaient mis presque deux heures. Clairville descendit pour lui donner la main; il baisa la sienne

respectueusement, remonta dans sa voiture, et fut à son tour se reposer sur les myrtes voluptueux qu'il venait de cueillir.

Julia se mit au lit; un sommeil profond s'empara d'elle; mais les remords l'attendaient au réveil. Elle vit sa faute; elle la vit telle qu'elle était. Cependant une idée la consola; personne ne le savait, et Clairville était trop honnête homme pour divulguer cette fatale aventure. Rassurée par cette réflexion, elle résolut de ne pas s'affecter plus long-temps, et de suivre son train ordinaire.

Le lendemain elle fut forcée de revenir aux idées chagrinantes qu'elle avait repoussées loin d'elle. Lorsqu'elle parut dans la société tous les regards se fixèrent sur elle. Dans

ceux des hommes on lisait l'espoir impudent; ceux des femmes étaient ironiques et dédaigneux; toutes se chuchotaient aux oreilles, et l'imprudente Julia vit que sa réputation était perdue, et que l'espèce de triomphe qu'elle avait remporté lui coûtait cher. Clairville survient. Il fut avec elle respectueux comme à son ordinaire, mais il ne témoigna nul empressement. Rien n'annonçait en lui l'amant heureux; mais comme il était connu, on savait tout ce qu'on en devait penser; le tout n'était pas à l'avantage de Julia. Hélas! elle n'avait pas même l'espoir qu'il la consolerait dans ses chagrins. Clairville aimait à respirer le parfum de la rose, mais elle perdait tout son prix dès qu'il l'avait

cueillie. Julia vit trop tard tous les maux qu'elle s'était préparés. Elle ne pouvait faire aucuns reproches à Clairville, il ne lui avait rien juré, rien promis; il n'avait point employé le langage de la séduction; l'occasion s'était offerte, il ne l'avait point négligée. J'en appelle à tous les hommes; en est-il un seul qui n'eût profité d'une circonstance aussi intéressante? Mais Julia devait boire en entier la coupe d'amertume; elle s'aperçut.... ciel! quelle cruelle découverte!... elle se trouva enceinte; il ne pouvait rien lui arriver de plus malheureux; depuis long-temps elle était séparée de Charles. Comment dérober au public ce fatal événement? Ses inconséquences l'avaient brouillée avec sa famille; elle n'a-

vait point d'amis véritables, et elle venait de se couvrir de honte; elle n'avait pas même le faible espoir de trouver dans son amant un consolateur, il y avait long-temps qu'il ne s'en occupait plus. Que faire? que devenir dans cette crise douloureuse? Irait-elle confier à Charles, à son époux, son déshonneur? non; pourrait-elle survivre à son infamie? non. Elle allait devenir un objet de mépris dans la société dont elle avait fait le charme. Il n'y a donc que la mort qui puisse la soustraire à ce qu'elle redoute le plus...; oui, la mort... En vain la nature réclame ses droits, en lui représentant que l'innocente créature qu'elle renferme dans son sein ne doit pas être punie d'une existence qu'elle

n'a pas demandée, et dont elle n'a pas droit de la priver; elle n'écoute plus rien, elle appelle la mort, mais la mort est sourde à ses cris. Dans l'excès de son désespoir, elle prend la funeste résolution de terminer une vie qui devient pour elle un fardeau insupportable. Le double crime est consommé....

Les domestiques qui lui étaient attachés, inquiets de ne la point voir paraître, ne savent que penser; la fille-de-chambre attendait de minute en minute que la sonnette vînt l'avertir qu'il était temps d'entrer chez sa maîtresse. Attente inutile : l'alarme croît, et tous se portent à l'appartement de leur jeune maître, ils lui confient leurs inquiétudes. Charles se précipite à la porte de l'infortunée

Julia; on écoute : aucun bruit ne se fait entendre.

Charles agite la porte, personne ne répond; un coup violent qu'il donne fait sauter la serrure, ainsi qu'un verrou qui était fermé en dedans. Il entre dans la chambre, suivi des domestiques; il y règne un silence lugubre : il s'approche, en frisonnant, du lit, dont les rideaux étaient fermés. Quel spectacle pour un époux! Julia est sans vie!... sa tête est renversée du côté opposé, son linge est froissé, déchiré, son sein est découvert. Charles porte la main sur le cœur de l'infortunée, ses battemens sont cessés, il ne palpitera plus. Il se jette éperdu sur ce lit de douleur, il soulève la tête de Julia, tous ses jolis traits sont dé-

figurés, le sang est sorti par les yeux, la bouche; le parquet en est couvert.

Les domestiques témoins de cette sanglante scène, et craignant tout du désespoir de leur maître, l'arrachent malgré lui de cet horrible lieu, le ramènent à son appartement; une partie reste à le surveiller, l'autre va instruire la famille de cette catastrophe. M. Blondel perd connaissance à cet affreux récit, on craint pour ses jours; enfin, cette maison, naguère le séjour du bonheur, n'offre plus que celui de la désolation. Il faut étouffer ce triste événement; les domestiques sont les premiers à en donner avis. Ils sont honnêtes, on peut compter sur leur discrétion. Henriette et madame Blondel sont

obligées de se charger de faire rendre les derniers devoirs à Julia. Elles s'arment de courage : il en fallait pour envisager ce tableau. En rendant les services d'usage, on s'aperçut de l'état de la victime, et l'on jugea bien que c'était cette fatale découverte qui avait conduit l'imprudente Julia à porter sur elle une main homicide. On chercha dans ses papiers ; on n'y trouva rien qui pût faire soupçonner celui qui avait partagé son erreur. Un seul billet cacheté, adressé à son époux, voilà tout. Madame Blondel le prit, pour le lui remettre lorsqu'il aurait repris sa tranquillité. On fit courir le bruit que Julia était morte subitement : un chirurgien, un médecin, bien payés, l'attestèrent, et l'on ne fut pas plus loin.

On eût infiniment de peine à ramener M. Blondel à la vie, ce dernier malheur l'avait accablé, joint au chagrin qu'il éprouvait de voir sa fille dans un état de dépérissement. Il dévorait une partie de sa douleur pour ne pas affliger ceux qui l'entouraient. Cependant de tendres soins le mirent hors de danger. Pour le malheureux Charles, son désespoir fut suivi d'une maladie terrible et d'un délire affreux. Il ne se souvenait plus des sujets qu'il avait de se plaindre de son épouse; il se transportait au temps où il avait été si heureux avec elle; il parlait de sa mort, et voulait la rejoindre.

Enfin la fièvre diminua, cessa tout-à-fait, et la douleur se calma. Du moment que madame Blondel

vit ses malades un peu mieux, l'idée de les faire transporter à la campagne lui parut excellente, elle la communiqua à M. Blondel, qui l'approuva, et qui résolut dès cet instant de quitter le commerce, étant d'ailleurs assez riche. Ils ne possédaient qu'une petite bastide : elle fut vendue, ainsi que la maison de la ville, et ils firent l'acquisition d'une maison spacieuse, commode, environnée d'un joli bois et de vastes jardins. Ils espéraient y retrouver le bonheur, qui depuis un certain temps les avait abandonnés; d'ailleurs ils pensaient qu'un air plus salubre rendrait la santé à la malheureuse Cécilia.

Dès que tout fut en état de les recevoir, on y transporta les malades.

Charles et Blondel n'ayant plus sous leurs yeux le théâtre où s'était passé des scènes douloureuses, commencèrent à se trouver moins à plaindre. Une douce confiance se rétablit entre eux, car auparavant, depuis la conduite indiscrète de Julia, il y régnait un air froid et contraint.

Lorque madame Blondel vit qu'elle pouvait sans danger donner la lettre de Julia à son époux, elle la lui remit. Il pâlit en reconnaissant les caractères d'une épouse qu'il avait adorée; il l'ouvrit en tremblant, et lut ce qui suit, à travers les larmes que lui arrachait un douloureux souvenir.

Julia, à son époux.

« Que ma perte ne vous cause ni « larmes ni regrets, je n'étais plus

« digne de vous appartenir. Ma mort « seule pouvait effacer l'opprobre « dont je m'étais couverte. Si je me « suis rendue indigne de votre es- « time, que votre mépris ne me « poursuive point au-delà du tom- « beau. Mon père, ma tendre mère, « qu'ils ignorent, s'il est possible, « combien je fus coupable. Adieu, « pour toujours.... pour jamais.... « Je n'ose, quoique pour la dernière « fois, me nommer encore votre « épouse,

« JULIA MONTVILLE. »

Charles donna des larmes amères à la mémoire de celle qui avait porté son nom. Il brûla le funeste écrit qui lui retraçait son oprobre et son malheur, et il attendit que le temps vînt mettre un terme à ses maux cuisans.

CHAPITRE VI.

L'Harmonie.

Je pense qu'il est temps de faire reposer les yeux et l'ame du lecteur sur une scène moins sombre; l'un et l'autre doivent être fatigués, et auraient besoin de quelques tableaux plus rians pour les délasser. Suivons le cours des événemens.

Cécilia était toujours dans son état d'insensibilité. C'était un bonheur pour elle, elle ne s'était aperçue de rien; elle avait seulement paru frappée de son changement de domicile. On lui avait donné un appartement dont la vue était charmante; elle avait aimé le fleurs, il

y en avait en abondance sous sa fenêtre. Henriette, qui ne la quittait pas, lui en faisait admirer les nuances, la fraîcheur; alors elle regardait fixement, et répondait en soupirant : Oui, elles sont bien belles ! et là finissait la conversation. Henriette, après la mort de Julia, avait conçu quelque espérance ; mais elle avait peur d'être forcée d'y renoncer, voyant que Cécilia ne recouvrait pas ses qualités morales. Elle prit enfin le parti de découvrir le grand secret à madame Blondel, qui fut dans une surprise extrême. Hélas ! ajouta-t-elle, je n'ai donc plus l'espoir de sauver mon enfant, c'est une maladie incurable, et votre fils, frappé de la mort d'une femme qu'il idolâtrait, ne sera peut-

être jamais disposé à contracter d'autres nœuds; et ma fille, dans la situation où elle se trouve, ne peut aspirer à son cœur. O mon amie, que cette découverte afflige mon ame! Il faut que je dévore mon chagrin, et que M. Blondel ignore, s'il se peut, ce nouveau revers. Henriette la consola, en lui disant qu'il était possible que le temps opérât de grands changemens, et la pauvre madame Blondel se laissa persuader.

Comme on recevait quelques visites, Charles était obligé de mettre quelquefois son lugubre costume. Un jour, il était à contempler sa malheureuse amie, qui était appuyée sur le bord de sa croisée, et dont la vue errait sans objet fixe. Ses re-

gards vinrent à s'arrêter sur Charles, son vêtement noir la frappa, elle fit un cri perçant, et tomba sans connoissance. On courut à son secours, elle ouvrit les yeux, et, voyant Henriette, elle dit : Bonne amie, qu'est-ce que j'ai vu tout-à-l'heure? cela m'a fait bien peur. Comme elle ne disait point ce qu'elle avait vu, son amie la questionna; mais elle ne répondit plus. A la fin, ce fut Charles qui, soupçonnant la vérité, dit ce qu'il avait cru remarquer. Il se promit dès-lors de ne plus paraître devant Cécilia qu'avec des habits d'une couleur moins triste, et que le séjour de la campagne pouvait permettre, quoiqu'il fût encore en grand deuil.

Il s'était abstenu de voir sa cou-

sine depuis la mort de son épouse, l'état de souffrance de Cécilia ne pouvant qu'aigrir ses chagrins; il résolut de s'en rapprocher. Il remarqua que lorsqu'il était près d'elle elle avait un air de contentement. Elle le regardait, soupirait, mais ne parlait pas.

Des médecins depuis long-temps avaient été appelés; mais aucun n'ayant rien pu décider, on avait ordonné des remèdes au hasard, qui n'avaient rien opéré. On en fit venir un qui avait une grande réputation parmi les femmes, en un mot un médecin à la-mode. Il vit Cécilia, et il jugea avec raison que ses facultés morales se trouvaient suspendues par un violent chagrin; que le remède le plus salutaire était de la

dissiper le plus qu'il serait possible, de lui faire faire de l'exercice, de cesser de lui donner des drogues qui ne faisaient que la fatiguer. Il ordonna qu'elle prît de temps en temps de légères potions de consommé, que l'on recherchât ce qui pourrait lui être sensible, l'affecter, soit dans la tristesse ou dans la joie, pour donner du ressort à son imagination assoupie.

Charles était présent lorsque le médecin tint ce discours. Il en reconnut la vérité, lorsqu'il dit qu'un chagrin profond dévorait l'intéressante malade depuis long-temps. Il en savait quelque chose; mais la cause lui en était inconnue. Le médecin partit, et recommanda que s'il arrivait quelque chose d'extraordi-

naire à la malade, on le fît avertir, qu'il irait promptement la voir.

Cécilia était naturellement fort douce ; on n'avait d'autres peines avec elle que celles de la voir souffrir. Elle se prêtait sans résistance à tout ce qu'on exigeait. Quelques jours après la visite du médecin, comme on la trouva un peu moins faible, Henriette lui proposa de venir au jardin. Elle lui tendit la main d'un air enfantin, mais elle avait peine à se soutenir. Charles, qui ne la quittait presque plus, la retint dans ses bras. Elle le regarda avec reconnaissance, et un léger sourire parcourut ses lèvres pâles. Il la pressa ; un coloris très-vif vint l'animer pour quelques instans. Henriette et madame Blondel, qui ne la per-

daient point de vue, se firent un signe d'intelligence que Charles ne vit pas.

On est peut-être inquiet de M. Montville, dont il y a quelque temps que je n'ai parlé. Il vivait avec sa famille, il avait placé ses fonds dans le commerce, et il était heureux. Il était cher à M. Blondel, dont il faisait la consolation. Il s'était chargé de la désagréable commission d'apprendre, à M. et à madame d'Arlis, la mort de Julia, en leur cachant cependant ce qu'elle avait eu d'affreux. M. Blondel leur avait fait faire la proposition de se réunir avec lui; mais ils l'avaient remercié, le séjour qu'ils occupaient leur convenant mieux, et ne se souciant pas de revoir des lieux où tout leur retracerait la perte qu'ils avaient faite;

d'ailleurs madame d'Arlis s'était chargée de pourvoir une nièce très-intéressante qu'elle avait prise avec elle après que sa fille eut épousé M. d'Arnouville : elle était au moment de la marier avec M. d'Armeuil, dont il a été question au premier chapitre de cette histoire. Les jeunes époux devant demeurer avec eux, leur composaient une société intéressante. Ils laissaient à Charles la dot de Julia, quoiqu'elle fût morte sans lui laisser d'enfans. Ils le priaient, si ses affaires le lui permettaient, de venir les voir à Paris, qu'il trouverait toujours en eux de vrais amis et des parens affectueux. Charles, pénétré de reconnaissance de leurs généreux procédés, n'en abusa pas; il fit passer à la jeune nièce tout ce

qui avait appartenu à l'infortunée Julia, y ajoutant de magnifiques présens de tout ce que l'Inde a de précieux. Il n'oublia pas M. et madame d'Arlis, qu'il supplia de rentrer dans les biens dont ils lui avaient fait cession, leur marquant qu'il avait fait annuller cette clause du contrat, et qu'il ne voulait garder que le portrait de leur bien-aimée fille, et un brasselet de ses cheveux; qu'il s'estimerait heureux qu'ils voulussent toujours voir en lui un fils tendre et respectueux. Il leur marquait l'était de Cécilia, ce qui le privait de voler dans leurs bras, ne voulant point abandonner cette famille désolée; mais que sitôt qu'il y aurait du mieux, il s'empresserait de se rendre près d'eux.

Enfin, après mille combats de générosité, Charles l'emporta, et la famille d'Arlis rentra, malgré elle, dans la possession de ses biens.

Les jours s'écoulaient, Cécilia recouvrait peu à peu sa première fraîcheur; mais son ame avait peine à sortir de son assoupissement, il fallait une crise heureuse, que l'on n'était point maître d'amener. Le médecin donnait de grandes espérances, peu s'en fallait qu'on ne le regardât comme un dieu.

Une belle soirée du mois de juillet, la journée ayant été d'une chaleur excessive, on respirait un air frais, et Cécilia paraissait éprouver une jouissance nouvelle. Elle était étendue sur des coussins, près de son parterre; elle souriait à ses fleurs,

lorsqu'elle en fut distraite par des sons harmonieux qui la plongèrent dans l'extase, d'où elle ne sortit que pour verser un torrent de larmes. Depuis long-temps l'infortunée ne pleurait plus. Henriette ne fut nullement alarmée, et se garda bien d'interrompre cet accès, qu'elle pressentait devoir être heureux. Les sons se faisaient toujours entendre, et Célicia, à travers des sanglots, proférait des mots qu'il était impossible de comprendre. N'importe, elle venait de donner des marques de sensibilité, et c'était tout ce que son amie desirait.

C'était Charles qui, sans y penser, avait opéré ce prodige. En passant dans le salon, ses yeux s'étaient portés machinalement sur la harpe

de Cécilia, depuis long-temps négligée; une fantaisie lui prend d'essayer s'il en pourra tirer quelques sons. Il se transporte avec l'instrument dans une allée couverte du jardin, et il exécute l'air d'une romance que Cécilia s'était plue à apprendre avec lui. Elle y trouvait alors quelques rapports avec sa situation, et ce que la présence même de l'objet aimé n'avait point fait sur elle, l'harmonie venait de le produire. Un air simple, mais qu'elle chérissait, venait de lui rendre presque toute sa sensibilité; ses pleurs cessèrent enfin, mais il lui resta une si grande faiblesse, qu'elle ne put que tendre les bras à son amie, ne pouvant s'exprimer sur ce qui venait de se passer en elle.

Le jeune Montville, qui ne se doutait de rien, avait été déposer l'instrument à sa place, et de là passer quelques heures avec Cécilia, comme il en avait contracté depuis quelque temps l'habitude. Il vit un peu de remuement qui l'effraya; mais dès qu'on lui en eut expliqué la cause, il eut de la joie d'avoir opéré, sans le savoir, cette espèce de miracle. Tout cela cependant ne lui ouvrait point les yeux, et le léger soupçon qu'il avait une fois conçu était loin de lui. Il voyait son amie souffrante, il était persuadé qu'une passion malheureuse en était la cause, mais il ne pensait pas qu'il pût en être l'objet.

Le lendemain, Cécilia, en le voyant, éprouva un trouble qu'elle

ne connaissait plus depuis long-temps. Mon ami, lui dit-elle, il y a, je crois, bien long-temps que nous n'avons parlé ensemble; je ne me rappelle que confusément vous avoir vu quelquefois, encore n'en suis-je pas bien certaine; que suis-je donc devenue? qu'est-t-il arrivé ? j'ai été long-temps sans souffrir, ou du moins je ne m'en souviens pas; mais mon père, pourquoi n'est-il pas ici? où sommes-nous? cette maison me paraît étrangère.

Mon amie, poursuivit-elle, se tournant vers Henriette, j'ai donc dormi bien long-temps, ou bien un songe abuse-t-il encore mes sens ? Non, mon enfant, répondit Henriette pleurant de joie; non, ce n'est point un songe, vous avez été bien

mal, ma tendre amie; mais j'ai le satisfaction de voir que vous nous êtes rendue. Il faut de la prudence, ne vous fatiguez point en faisant d'inutiles questions : votre famille est en bonne santé, vous verrez tout votre monde aujourd'hui; il faut me promettre d'être bien raisonnable, c'est Charles et moi qui vous en prions. Ah, tout ce que vous voudrez, repliqua Cécilia; je me conformerai à tout ce qui peut plaire à mon ami et à ma plus tendre amie.

Henriette fit part à M. et madame Blondel de l'espérance qu'elle avait que leur aimable fille leur serait rendue. Dans leurs transports, eux et Montville se rendirent dans son appartement. Cécilia, extrême-

ment émue, voulait se précipiter dans leurs bras, mais ses forces épuisées ne le lui permirent pas. Charles arriva quelques momens après; Cécilia semblait encore chercher quelqu'un; elle allait parler, mais un signe que lui fit Henriette, suspendit sa question.

On se retira, crainte de la fatiguer. Elle resta seule avec son amie. Aprenez-moi, lui dit-elle, la cause pour laquelle vous m'avez interrompue; pourquoi n'ai-je point vu Julia, l'heureuse femme de celui que, pour ma tranquillité, je ne devrais plus revoir. Ne prononcez jamais le nom de Julia, répondit Henriette; avez-vous assez de courage, mon enfant, pour que je vous apprenne son sort. Hélas, dit Céci-

lia, vous m'effrayez; terminez au plutôt mon inquiétude: parlez, mon amie, je recueille tout mon courage. Je n'entrerai point, poursuivit son amie, dans des détails qui vous affligeraient trop; mais apprenez qu'elle n'est plus. Je me meurs, dit Cécilia; Dieu de bonté, ayez pitié de moi... Henriette la fit revenir, et lui reprocha tendrement son peu de fermeté. Ah! pardon, pardon; j'ai senti dans ce moment et partagé la douleur de Charles: il a perdu l'objet de son amour, qui pourra l'en consoler?

CHAPITRE VII.

Conclusion.

A peine Cécilia était revenue de sa faiblesse, que Charles parut. Il s'informa avec intérêt si la vue de sa famille ne lui avait point causé une trop forte émotion. Non, mon ami, je me sens assez bien. Seriez-vous disposé à me jouer l'air que j'aimais tant autrefois? il me semble que j'aurais du plaisir à l'entendre. Charles ne se fit point prier: on apporta la harpe, et il exécuta l'air desiré. La faible Cécilia veut unir sa voix aux sons de l'instrument, mais il lui est impossible:

il faut remettre cela à un autre temps.

Le lendemain, elle pria son amie et Charles de l'accompagner au jardin. Henriette se prête avec le plus grand plaisir à la satisfaire, et tous deux la soutiennent et la conduisent à l'entrée du parc. On la dépose sur un banc de verdure. Son amie prétexte que sa présence est nécessaire à la maison, et la recommande aux soins de Charles. Elle s'éloigne, et Cécilia la suit des yeux, d'un air inquiet.

Qu'avez-vous, mon amie? dit Charles, qui s'aperçoit de son embarras; craindriez-vous de rester seule avec votre ami? vous défieriez-vous du respect que vous lui avez inspiré? Oh, non, répliqua-t-elle

en rougissant, mais je crains pour vous l'ennui qu'inspire naturellement une personne dont la santé est encore bien chancelante, et qui n'est pas un objet récréatif. L'ennui! s'écria-t-il en s'asseyant près d'elle et pressant sa main dans les siennes; ma cousine ne pense pas surement que je me sois jamais ennuyé près d'elle; j'ai pu souffrir de la voir malheureuse et peu confiante; mais, mon amie, j'ai été bien infortuné, je le serais bien davantage si je ne jouissais pas du bonheur d'être près de vous; vous qui, à travers mes malheurs, m'avez fait redouter mille fois celui de vous perdre. Eh bien, je suis consolé de vous voir rendue aux vœux de tous ceux qui vous aiment; et comptez, chère Cécilia,

que je ne dois pas, dans ce cas, être mis au dernier rang.

Cécilia, tremblante, éperdue, écoutait son ami, penchée languissamment sur lui; elle n'était point tentée de l'interrompre, un baume vivifiant parcourait ses veines, son sang circulait avec plus de liberté, une palpitation douce agitait son cœur, elle était véritablement heureuse, une couleur rosée avait pris la place d'une morne pâleur qui défigurait ses traits; ses yeux brillans annonçaient le contentement de son ame. Charles observait tout cela; le premier soupçon qu'il avait eu se représenta, il ne le repoussa point; mais il ne voulait rien hasarder qu'il ne fût certain qu'il ne s'était pas trompé. Voilà bien les

hommes, diront quelques femmes de mauvaise humeur; cet époux si tendre, qui adorait sa Julia, n'est pas éloigné d'être infidèle à sa mémoire. Songez donc, mesdames, que mon héros est jeune, que Julia n'est plus, et qu'enfin il ne peut pas la pleurer éternellement; d'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? il n'est pas encore amoureux; vous n'ignorez pas qu'il a toujours aimé sa cousine; cette pauvre Cécilia n'a-t-elle pas assez souffert? Eh qui serait assez cruel pour lui envier le bonheur d'être distinguée par l'homme qu'elle a toujours chéri? Ce rare et constant attachement ne mérite-t-il pas une récompense? Je reprends le cours de mon histoire.

Cécilia, poursuivit Charles, si je

ne vous fais pas les détails de tout ce qui m'est arrivé, c'est que je veux épargner votre sensibilité; mais vous, mon amie, n'obtiendrai-je jamais l'aveu de ce fatal secret qui depuis si long-temps vous rend la plus infortunée des femmes? peut-être eussé-je pu contribuer à votre bonheur; cela se pourrait encore; vos parens m'aiment, m'estiment; je ne crois pas mon amie capable d'avoir fait un choix indigne d'elle; c'est alors que je sens que ses parens en ayant connaissance, pourraient la blâmer. Mais enfin si cela était,... Eh bien, il faudrait me le confier; je ferais tout, je tenterais l'impossible; je sais qu'on ne goûte vraiment le bonheur que lorsqu'on peut le partager avec l'objet de son amour.

Rassurez-vous, Charles, répondit Cécilia extrêmement agitée; mon cœur a fait un choix, il est vrai, depuis bien long-temps...; il n'est point indigne de moi..., mais... J'entends, dit Charles, et j'en reviens à ce que je vous ai déja dit, il n'est pas libre....

— Je ne puis vous répondre; tout ce qu'il m'est possible de vous dire c'est qu'il ignore mes sentimens pour lui. Votre mère est mon amie; elle sait tout; elle pourra mieux que-moi vous instruire. La voilà; je frissonne de ce que vous allez apprendre bientôt; mais je compte beaucoup sur la délicatesse et les sentimens généreux de mon ami. Cécilia termina son discours en rougissant jusqu'aux yeux. Charles

la pressa tendrement sur son sein ; et, aidé de madame Montville, il la ramena dans son appartement.

Charles brûlait d'interroger sa mère. Dès qu'on fut levé de table il la suivit dans la chambre de Cécilia. Elle reposait ; sa figure, pendant son sommeil, portait l'empreinte du bonheur. On respecta son repos, et Charles proposa à Henriette de venir faire un tour de promenade avec lui. Il ne savait comment commencer la conversation, ou du moins comment la faire tourner sur le sujet qu'il désirait ; il y parvint cependant, et rapportant toute celle du matin, il dit à sa mère que Cécilia l'avait prié de s'adresser à elle pour le secret dont il brûlait d'être instruit.

Madame Montville, l'ayant écouté, demeura sans réponse. Charles lui demanda si elle ne l'avait point entendu. Parfaitement, répliqua-t-elle; et pour vous le prouver, dans une heure, puisque vous m'assurez que cela m'est permis, je vous dirai tout.

Elle le quitta, et le laissa très-étonné de son laconisme. Une heure est un siècle lorsqu'il faut attendre; cependant il prit son parti, et l'heure s'écoula.

Henriette était rentrée chez sa nièce; elle la trouva réveillée. Le sommeil l'avait rafraîchie, et le médecin, qui survint, la trouva parfaitement bien. Cécilia, en voyant Henriette, parut embarrassée; sa tante n'eut pas l'air de le remarquer,

et Cécilia crut qu'on ne s'était encore rien dit.

Madame Montville, à l'heure prescrite, ne voyant point son fils, se douta qu'il n'avait point quitté le jardin; elle s'y rendit, et le trouva au même endroit, plongé dans ses réflexions. Je viens, lui dit-elle en souriant, vous apporter la réponse. Eh bien, madame, dit Charles d'une voix altérée, il vous est donc enfin permis de me dévoiler ce mystère; et je vais savoir quel est le mortel qui depuis un si long temps a plongé dans l'horreur du désespoir la plus méritante comme la plus aimable des femmes... Voyez et jugez, dit madame Montville en lui remettant un petit paquet. Il le prend en tremblant; il déploie un papier, une

boîte ronde s'offre à ses yeux; il se hâte de l'ouvrir, il voit ses traits; au bas étaient tracés l'époque et le nom de celle qui l'avait peint. C'est sa propre image qu'il tient; ses soupçons sont réalisés; ce portrait lui dit tout; il se souvient alors d'avoir surpris sa cousine considérant ses traits; il ne se doutait point dans ce temps-là qu'il l'occupait aussi vivement. Il porte alternativement la vue sur sa mère et sur le portrait. Henriette l'observe; la joie, la douleur paraissent successivement. Hélas! dit-il à la fin, fondant en larmes, si ce bonheur m'eût été connu plutôt, nous nous serions réciproquement épargné bien des maux.

Madame, poursuivit-il, je vous remercie du tour ingénieux dont

vous vous êtes servie pour me faire connaître un bonheur que je n'osais prévoir; je garde le portrait, et donnerai moi-même ma réponse. Amie tendre et fidèle, dit-il en pressant sa mère dans ses bras et la couvrant de baisers; comment après la connaissance que vous aviez des sentimens de mon infortunée cousine, ne m'avez-vous pas haï?... J'eusse été bien misérable; une autre m'avait subjugué, et vous le savez par une longue et dure expérience; l'homme n'est point maître de diriger ses actions. Après s'être entretenus quelques momens sur cet intéressant objet, ils se séparèrent. Henriette retourna près de sa nièce, qui, toujours très-émue, attendait quel effet aurait produit sur Charles

la découverte de son secret; mais elle fut encore trompée, Henriette ne parla de rien: l'amour-propre et la pudeur retinrent les questions que Cécilia s'était proposé de faire.

Le soleil venait de terminer sa carrière, et ses derniers rayons doraient la cyme des montagnes, la fraîcheur bienfaisante commençait à se faire sentir, et Cécilia était déja impatiente de n'avoir point vu Charles. Lorsqu'un domestique vint poser la harpe dans son appartement, elle pensa que son cousin s'était proposé de la distraire, et conclut de là qu'il ne savait encore rien.

Quelques minutes après elle vit son père et madame Blondel qui entrèrent. Son père sur-tout excita

sa surprise; elle ne recevait ordinairement ses visites que dans le courant du jour; il se promenait les soirs, ou s'amusait à faire une partie avec le père de Charles. Henriette et le jeune homme entrèrent de suite. Charles parut un peu surpris de voir M. Blondel, mais il se remit; et après quelques instans de félicitations sur le retour de la santé de Cécilia, il prit sa harpe, préluda l'air que chérissait sa cousine, et chanta les paroles suivantes, qu'il venait de composer.

Depuis long-temps soupirait mon amie
D'amour pour moi : las ! ne m'en doutais pas;
Avec douleur, sur sa bouche appâlie,
Voyais errer les horreurs du trépas.

Je demandais souvent à mon amie
Qu'elle avouât le mortel qu'elle aimait;
Ne disait rien, et sa mélancolie
De jour en jour, à chaque instant croissait.

Un jour advint, je crus voir mon image
Entre ses mains, je surpris mon portrait :
N'eus plus besoin alors d'autre langage,
Amour m'apprit son important secret.

Tout aussitôt, aux pieds de mon amie,
Je cours offrir ma personne et mon cœur,
Jurant d'aimer, et pour toute la vie,
L'aimable objet que m'offre le bonheur.

M. et madame Blondel, qui n'étaient point dans le mystère, trouvèrent cette petite romance jolie, et firent compliment à Charles de la manière agréable avec laquelle il s'en était acquitté. Henriette souriait, et Cécilia était dans une perplexité difficile à décrire, qui augmenta encore lorsque Charles, sans être retenu par la présence des assistans, se jeta aux pieds de Cécilia. Il lui remit respectueusement son portrait, et lui demanda qu'il

lui fût permis d'espérer qu'elle lui accorderait sa personne en échange, si ses parens présens ne s'y opposaient pas. Cécilia tourna ses regards tremblans sur son père, qui ne comprenait rien à tout cela, sinon que Charles aspirait à la main de sa fille. Madame Blondel regardait Henriette d'un air de reproche de ne l'avoir point prévenue de cette scène. Charles, qui voulait terminer leur surprise, se retourna du côté de M. Blondel, lui expliqua respectueusement ses vues sur Cécilia, et ménagea la délicatesse de son amie le plus possible. Si M. Blondel avait eu bonne mémoire la romance qu'on venait de chanter l'aurait mieux instruit, mais il l'avait déja oubliée; il ne fut donc frappé que de la de-

mande de Charles. Mon ami, lui dit ce bon père, je n'aurais jamais pensé que ma fille pût vous plaire, et succéder dans votre cœur.... Mais ne parlons plus de cela; vous me demandez ma Cécilia, je vous l'accorde; rendez-la heureuse; c'est une bonne enfant qui, je l'espère, ne vous fera pas repentir de l'avoir choisie. Eh bien, je ne m'attendais guère à ce qui m'arrive ce soir. L'ami Montville est allé à Marseille, et pour passer agréablement le temps de son absence, je m'étais proposé de venir voir ma fille; mais je ne me doutais pas que j'allais faire un mariage. Et vous, madame, dit-il à son épouse, en saviez-vous quelque chose? Je vous jure que non, répondit-elle. Ma

rusée sœur, poursuivit-il en regardant Henriette, n'en dirait pas autant. Ma foi, répondit-elle en riant, à quelque chose près, je pourrais vous jurer que je suis aussi innocente que vous. Voyez, dit le bon homme, comme ces amoureux sont fins ; ils se sont si bien arrangés, que tout le monde ignorait leur secret. Mais, qu'est-ce que c'est que ce portrait ? On vous expliquera tout cela, interrompit Henriette, qui savait très-bien qu'on ne devait pas tout dire. Heureusement on vint avertir M. Blondel que M. Montville venait de rentrer. — Dites qu'il se rende ici. Arrivez donc, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, votre présence est nécessaire ; je vous apprends que votre fils et ma fille se conviennent ;

ils veulent s'épouser, qu'en dites-vous? Mon ami, répondit Montville, je suis enchanté que nos enfans accomplissent un desir que j'avais formé presque depuis mon arrivée en ces lieux; vous ne doutez pas, d'après cela, que je ne consente de tout mon cœur à une union qui resserre les liens de notre amitié.

Après avoir causé quelque temps sur cet objet, Henriette pria tout le monde de se retirer, que la malade devait être fatiguée. Charles baisa tendrement la main de son amie. Elle serra la sienne faiblement, et il ne demeura que son amie près d'elle, qui lui expliqua tout ce qui s'était passé entre elle et son fils.

Après que Cécilia eut témoigné à sa tante toute sa reconnaissance,

elle se mit au lit, où elle jouit d'un sommeil paisible, et ne se réveilla qu'à la voix de Charles, qui venait s'informer de sa santé. Que de choses ils avaient à se dire!... que ne se dirent-ils pas!... c'est ce que l'on peut mieux imaginer que je ne pourrais le peindre.

Henriette instruisit Mme Blondel de tout ce qui avait précédé la demande de Charles; et il fut convenu entre elles que M. Blondel ignorerait la cause de la maladie de sa fille, et que Cécilia ignorerait elle-même que sa mère en fût instruite.

Charles fut rendre un dernier hommage à sa Julia; il s'enferma dans son cabinet, prit le portrait, la tresse de cheveux, les couvrit de baisers et de larmes, les renferma

avec soin, y apposa son cachet, mit le tout dans un endroit de son secrétaire dont lui seul connaissait le secret. Il écrivit à M. et madame d'Arlis une lettre bien tendre; il leur demandait leur consentement et leurs bénédictions, les regardant comme ses premiers parens; c'étaient eux qui avaient formé sa jeunesse, il pensa qu'il leur devait cette marque de sa reconnaissance. Ils en furent très-attendris, et lui firent une réponse satisfaisante, l'attendant avec sa nouvelle épouse; ils écrivirent en même temps des lettres de félicitations à la famille Blondel, et tout le monde fut content.

Cécilia se rétablit promptement. On préparait tout pour son mariage. Ce beau jour arriva où notre

héroïne devint enfin l'épouse de celui qui lui avait coûté tant de larmes. Ses graces, sa douceur lui méritèrent l'amour de son mari; il l'aima plus peut-être que Julia; il conserva de cette dernière un doux souvenir, mais qui ne l'importunait plus. Un beau garçon vint au bout d'un an augmenter l'amour des époux; ils eurent plusieurs enfans, qui tous ressemblèrent à leurs parens. M. et Mme Blondel vécurent long-temps, ainsi que Montville et son épouse. Ils eurent le plaisir de se voir renaître dans leurs petits-enfans, qui tous prouvent aujourd'hui qu'ils ont hérité des vertus de leurs aïeux.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

CHAP. Ier. *Les Dangers de la coquetterie.* pag. 1

CHAP. II. *Les Reconnaissances.* 26

CHAP. III. *L'Ami généreux.* 49

CHAP. IV. *Les Amans époux.* 68

CHAP. V. *Le Suicide.* 85

CHAP. VI. *L'Harmonie.* 104

CHAP. VII. *Conclusion.* 122